

FEMMES ET SOCIÉTÉ

Propos recueillis par

Annette Mbaye d'Erneville

sur les thèmes de

Femmes et Société

par

Une si longue lettre

de

Mariana Ba

et de la commission nationale de la femme

et de la commission nationale de la femme

FEMMES AFRICAINES

Propos recueillis par
Annette Mbaye d'Erneville
sur les thèmes de
Femmes et Société

suivi de

Une si longue lettre

par

Mariama Bâ

AVEC CINQ COMPOSITIONS DE GNAGNA DIÈNE

ÉDITIONS MARTINSART

FEMMES ET FÉMINISME

JEANNE GERVAIS



FÉMINISME SANS OUTRANCE

ANNETTE MBAYE D'ERNEVILLE

Les souvenirs ont la vie dure ; lorsqu'on essaie de les faire ressortir de la boîte où on les a bien cachés, ils apparaissent tout frais, sans une ride, contrairement à nous-mêmes. Et pourtant, beaucoup de temps s'est passé depuis Rufisque où, jeune étudiante, future institutrice, Jeanne Sieffer et sa sœur Madeleine devaient déjà s'engager sur cette voie de « militantes » pour une promotion réelle de la femme africaine en passant par l'école. Je ne savais pas que quelque quarante ans après nous allions nous retrouver ici, dans ce bureau qui est à la fois fonctionnel, simple et féminin bien sûr, puisque c'est le bureau de Mme le Ministre de la Condition féminine.

C'est Mme Jeanne Gervais, elle-même, qui va se présenter.

JEANNE GERVAIS

Je suis ivoirienne, mère de famille, inspectrice d'enseignement.

Mais avant de présider aux destinées de la femme ivoirienne, au plus haut niveau, vous avez suivi un itinéraire intéressant. L'école primaire, le lycée ou le collège, l'université ou le centre professionnel sont des étapes qui préparent à ce qu'on appelle communément « la vie active ». Mais déjà ces structures nous mettent face à certaines réalités que nous devons affronter seules, sans l'aide de la famille. Avez-vous des souvenirs qui prouvent que depuis la petite enfance il faut savoir faire « face à la vie » ?

Oui, comme je l'ai dit, je suis de nationalité ivoirienne. J'ai fait une partie de mes études en Côte-d'Ivoire et une autre au Sénégal et enfin une troisième partie en France. C'étaient tour à tour l'école régionale de Grand-Bassam, l'École primaire

supérieure de Bingerville, l'Ecole normale des jeunes filles de Rufisque puis, enfin, après quelques années d'exercice professionnel, l'École normale supérieure de Saint-Cloud, près de Paris.

Il est certain que l'entrée dans la vie active vous force, à un moment donné, à faire face à de dures réalités. La prise de décisions dans le cadre de responsabilités précises est une de ces occasions.

Face à soi-même, à ses moyens, à ses capacités, à sa conscience, il faut choisir, décider dans le sens le mieux indiqué pour autrui et pour soi. C'est difficile.

Aviez-vous soif d'apprendre ou étiez-vous contrainte et forcée d'étudier vos leçons ?

Il y avait une émulation, à la fois dans les classes entre garçons et filles et entre les différentes écoles. Aussi chacun essayait-il de se surpasser pour avoir un meilleur classement. La rigoureuse sélection d'alors était un grand stimulant à l'envie d'apprendre.

Que représentent pour vous les années d'école primaire ?

Ces années sont enveloppées d'agréables souvenirs. Les amitiés d'enfance nouées dans ce cadre représentent encore pour moi des points de référence importants dans la vie.

Il faut rappeler qu'avant Saint-Cloud, j'ai dû servir en tant que directrice d'école dans un village du sud-est de la Côte-d'Ivoire.

Voilà déjà qui présage d'une certaine prédisposition à des problèmes à caractère social, car Jeanne Gervais aurait pu vivre tranquillement à Abidjan, au milieu de sa famille, mais elle a suivi son mari hors de la capitale et dans un village.

Je crois qu'on devrait donner cet exemple aux jeunes de cette période-ci qui n'acceptent pas d'aller vivre ailleurs que dans les grands centres. Je crois qu'à cette époque-là, on se formait d'abord hors des grands centres.

C'est exact. Je trouvais tout à fait normal de partager la vie de mon mari où qu'il fût. Par ailleurs, cette affectation était une excellente occasion d'exercer mon métier d'institutrice. L'expérience a d'ailleurs été très fructueuse pour moi, car en plus de mon travail de pédagogue, j'ai appris au contact des réalités villageoises à être aussi animatrice et conseillère, tant sur le plan social que politique.

C'est de 1949 à 1954 que j'ai servi à Akouré, modeste village de la sous-préfecture d'Alépé. On y avait besoin d'un enseignant pour créer et diriger un établissement scolaire.

D'Akouré, j'ai été mutée à Grand-Bassam où j'ai dirigé pendant six ans l'école des filles.

De 1958 à 1961, grâce aux recommandations d'ivoirisation des cadres proposées par le syndicat national des enseignants du premier degré, j'ai été affectée à Abidjan à la tête d'une grande école de filles de douze classes.

Dans l'objectif de toujours se perfectionner dans la profession, Jeanne Gervais passe un concours d'inspection, suit un stage à Saint-Cloud, en France, et se trouve être parmi les premiers inspecteurs de l'Enseignement de Côte-d'Ivoire.

Après un bref aperçu de la carrière professionnelle, nous allons essayer maintenant de suivre la carrière sociale, la carrière politique de Jeanne Gervais. Il y a d'abord eu l'Union nationale des femmes de Côte-d'Ivoire, je crois ?

En effet, après l'indépendance, le président de la République, pour reconnaître le dévouement et la loyauté des femmes ivoiriennes aux idéaux du parti démocratique ivoirien, a exprimé le désir de les voir mieux organisées au sein d'une structure qui leur permette de prendre part aux programmes nationaux de développement.

Ce désir rejoignait celui des femmes et ainsi, sur l'initiative de Mme Marie-Thérèse Houphouët-Boigny, l'Association des Femmes Ivoiriennes (AFI) a été créée en 1963. Elle avait pour vocation de regrouper toutes les femmes de Côte-d'Ivoire sans discrimination aucune.

En fait, il faut dire que l'AFI suppléait aux Comités féminins du PDCI/RDA ¹, ceux dans lesquels nos aînées avaient milité avant 1960. Il fallait à présent concevoir les choses dans un sens encore plus dynamique et intégrer les femmes intellectuelles dans les rouages des institutions politiques.

L'instruction était une chose et l'art politique une autre. L'AFI en regroupant toutes les femmes a voulu que l'expérience politique des aînées se transmette aux cadettes formées à l'école occidentale afin d'assurer une certaine continuité dans l'action.

J'ai eu l'honneur d'occuper un des postes de vice-présidente de l'AFI, à sa naissance, la présidente en étant Mme Houphouët-Boigny. C'est en 1974 que la responsabilité de la présidence de cette association me sera confiée. Pendant près de dix ans, des actions multiformes vont être menées pour accroître la présence des femmes dans l'appareil de l'État. En 1965, trois femmes dont moi entrent au Parlement, trois autres au Conseil économique et social. En 1975, sous l'impulsion de notre association, onze femmes seront présentées à l'Assemblée nationale, huit au Conseil écono-

1. PDCI-RDA : Parti démocratique de Côte-d'Ivoire, membre du Rassemblement démocratique africain.

mique et social, deux au bureau politique du parti, près d'une quarantaine au comité directeur de ce parti.

En 1976, une femme entre au gouvernement. L'honneur m'a été fait d'inaugurer cette entrée au nom des femmes de mon pays.

Ce choix est une continuité dans la confiance que vous fait le chef de l'État ivoirien. Je pense que les amis nous mettent toujours à l'épreuve. Dans nos pays africains, il nous est assez difficile de prouver nos capacités aux hommes, mais, une fois qu'ils se sont rendu compte que leur confiance est bien placée, qu'une femme liée à tel poste de responsabilités remplit son rôle aussi bien qu'eux-mêmes, ils continuent de faire confiance. Peut-être que si, étant député, vous n'aviez pas été à la hauteur, vous ne seriez pas ici aujourd'hui : il ne faut pas attendre d'être toujours au sommet pour accomplir son travail avec conscience.

Vous avez été jugée depuis que vous étiez institutrice, et peut-être avait-on déjà remarqué avec quel sérieux, quelle conscience vous faisiez les tâches humbles qui vous étaient confiées dans une petite école de brousse. Je pense que ceci est très important car, actuellement, les jeunes pensent que dès qu'ils sortent de l'école ils doivent avoir des postes de direction, des postes de responsabilités.

Jeanne Gervais vient de nous faire l'itinéraire rapide qu'elle a suivi pour être là où elle est aujourd'hui. Il faudrait quand même qu'elle nous dise quelles difficultés elle a rencontrées, même pour s'organiser elle-même, et dans son action auprès des femmes.

Il est certain que cet itinéraire a été parsemé d'embûches. Mais lorsqu'on veut réussir, on s'organise en conséquence. La charge d'inspectrice comportait beaucoup de contraintes. A l'époque, nous n'étions que deux femmes dans ce métier. Lorsque je suis entrée à l'Assemblée nationale, il fallait abandonner mes premières charges pour éviter le cumul.

C'est alors que je me suis rendue auprès du chef de l'État pour lui demander la faveur de continuer mes fonctions d'inspectrice tout en siégeant au Parlement. Mon vœu a été fort heureusement exaucé. Les raisons de ce cumul s'expliquaient par le fait que ma collègue étant décédée, et moi devant partir, il ne restait plus de femme dans le corps des inspecteurs de l'Enseignement.

J'ai dû attendre une relève féminine pour mettre fin à ce cumul qui, d'ailleurs, n'impliquait nullement une double rémunération, le plus important étant pour moi de réussir à intéresser mes compatriotes à ce type d'activité. Cette double charge a pesé lourd sur mes épaules car il fallait, à la fois, effectuer des tournées, rédiger des rapports, organiser les examens pédagogiques, siéger à l'Assemblée et participer aux débats parlementaires. Il fallait donc s'organiser pour tenir le pari.

En ce qui concerne les autres difficultés, elles tiennent surtout à des préjugés so-

ciaux qui nuisent aux femmes. Ces préjugés se rapportent à l'infériorité féminine, et à plusieurs formes de marginalisation de la femme, préjudiciables à sa véritable promotion.

Mais il faut dire qu'un courant nettement positif s'établit à ce niveau depuis quelques années.

La politique permet-elle à la femme africaine de participer pleinement au développement de son pays ?

La politique peut être un moyen dans la mesure où elle permet de prendre part aux décisions susceptibles d'orienter l'action de l'État vers une meilleure participation de la femme à ce développement.

Jeanne Gervais, l'éducation que vous aviez reçue dans votre famille vous prédisposait-elle à faire face à toutes ces responsabilités ? Je pense que l'éducation première compte beaucoup ; c'est le soubassement de toute une vie. Je vais donc vous demander dans quelle ambiance vous avez grandi, quels étaient vos rapports avec vos parents, vos frères et sœurs et si, déjà, l'ambiance de la famille vous avait responsabilisée auprès de vos frères et sœurs, de vos cousins. Tout ce que vous venez de nous dire, depuis votre sortie de l'École normale jusqu'à ce poste de ministre de la Condition féminine, montre un chemin où la responsabilité, la conscience professionnelle, la conscience tout court, sont toujours mises en avant.

Je suis issue d'une famille modeste mais très unie. Nous avons un frère aîné qui nous a toujours servi d'exemple. Notre mère, bien qu'analphabète, nous a élevés selon des principes de la tradition faits d'équilibre et de profond respect des parents et des autres. Nous participions très étroitement aux tâches domestiques en dehors de l'école. Et cela a été pour nous très positif par ailleurs.

J'ai eu un témoignage sur votre sens de la famille : « Mme Gervais, bien que membre du gouvernement de Côte-d'Ivoire, bien que responsable à un haut niveau, a toujours un chef qui n'est pas son mari, c'est son frère ; dès qu'elle rentre de voyage, son premier geste est de rendre visite à son frère. »

Je pense que ce témoignage est très émouvant car, dans l'Afrique moderne, les gens commencent à perdre le sens des relations qui doivent exister, qui devraient continuer d'exister entre les aînés et les plus jeunes. Je pense que c'est très touchant, autant pour votre frère que pour les autres, de savoir que vous le maintenez comme chef de la famille. Donc, ceci explique cela. Vous venez de nous dire combien votre famille était unie et ce que votre mère a pu mettre en vous.

Je voudrais savoir aussi quelles sont vos relations avec vos enfants actuellement ?

J'essaie de communiquer à mes enfants le type d'éducation reçue, du moins au niveau des principes généraux d'équilibre, d'équité, de respect et de travail.

En ce domaine, vous savez que l'environnement social change beaucoup et il faut en tenir compte. Je pense que l'essentiel a été transmis et de façon satisfaisante.

Avec elles, il y a une entente parfaite et nous sommes les confidentes les unes des autres. Entre elles, il y a également cette harmonie indispensable à la famille. Je suis heureuse de constater qu'il ne se passe pas de jour où celles qui sont mariées téléphonent pour avoir de nos nouvelles. C'est très important pour mon mari et moi.

En effet, c'est très important mais vous avez dit « elles » ; combien y a-t-il de « elles » et combien y a-t-il de « ils » ?

C'est peut-être une déformation professionnelle... Il y a effectivement cinq filles et deux garçons. L'aîné (un garçon) et quatre des filles sont mariés ; il ne me reste à la maison que les deux derniers, un garçon et une fille. Je suis grand-mère de trois petits-enfants.

Il va falloir mieux faire connaissance avec eux car la présence des enfants donne une autre envergure à la vie. Elle procure un équilibre personnel à la femme et lui permet aussi d'être armée contre les agressions de toutes sortes : la fatigue, les réceptions, les audiences, le travail. Il est très important que la famille soit vraiment la famille, c'est-à-dire un lieu d'affection et de tendresse dans lequel on se reforce pour, demain, être capable de faire encore face à d'autres difficultés.

J'ai donc sept enfants comme je viens de vous le dire. Le premier est économiste, enseignant à l'Institut national supérieur de l'Enseignement technique (INSET), la seconde est secrétaire de direction bilingue, mariée au directeur général adjoint de la SODESUCRE. Il se trouve actuellement au complexe agro-sucrier de Zuenoula, et ma fille s'occupe d'assurances. Elle a dû se reconverter...

La troisième est pharmacienne et mariée à quelqu'un de sa profession. La quatrième est juriste, conseiller juridique à la PETROCI (Société pétrolière de Côte-d'Ivoire). La cinquième est économiste à la Banque Centrale des États de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO).

La sixième sort d'une école supérieure de tourisme et de marketing et vient d'être embauchée à l'Office national de Tourisme (ONT).

Enfin, le dernier qui a été un peu « gâté », il faut bien l'avouer ; je n'ai pas pu lui consacrer autant de soins que je l'aurais souhaité, il n'a pas pu aller à l'Université comme ses frères et sœurs. Cependant, il travaille. Mais je sais qu'il a toutes les chances de réussir car il est décidé par la voie professionnelle et la formation

continue à améliorer sa situation. S'il paraît le plus abandonné de la famille, il a paradoxalement été le plus choyé parce que le dernier des sept. A-t-il vraiment perdu ?

Personne ne sait s'il a perdu. Il travaille, c'est déjà suffisant de ne pas être parasite, de vivre chez soi et d'aider ses parents. On ne sait jamais, ce sera peut-être lui votre « bâton de vieillesse », le gâté qui gâtera à son tour. Le plus urgent c'est le concret, c'est trouver du travail, ne pas être chômeur.

Pour vous c'est déjà une bénédiction du ciel de voir que les efforts déployés pour l'éducation des enfants n'ont pas été vains. L'ambiance familiale compte beaucoup pour l'épanouissement des enfants.

Était-ce facile avec votre mari ? On dit que les Africains, en général, n'aiment pas les femmes qui montent, qu'ils essaient toujours de les briser quand elles ont une certaine personnalité.

Mon mari ne m'a jamais posé de problème de ce genre. Bien au contraire, c'est lui qui m'a toujours encouragée à aller plus loin. D'abord, ce fut le concours d'inspecteur. Il m'a poussée aux études, chaque soir, à préparer mes examens et concours professionnels. Puis, plus tard, lorsque j'ai fait mes premiers pas au niveau politique, il n'y a pas eu de réticence de sa part, il a apprécié mon initiative et l'a entièrement soutenue.

Je puis vous dire, avec franchise, qu'il n'y a pas de complexe ni de son côté ni du mien au sein du ménage. Il est chef de famille et je joue mon rôle d'épouse de façon normale sans frustration.

C'était le point délicat à préserver. Dès que ce point est sauvé, tout le reste peut aller de l'avant. Là aussi, on touche un problème délicat. Est-il difficile pour une femme d'être à un poste où elle doit commander à des hommes, les faire travailler sans autorité excessive ou faiblesse coupable ?

Tout est fonction de la manière dont on envisage le commandement. La position hiérarchique supérieure donne des droits dont il faut savoir user sans en abuser, mais aussi des devoirs qu'il faut accomplir au mieux de l'intérêt collectif.

Quand l'autorité est judicieusement exercée, il n'y a pas de récrimination, même des hommes ; dans le cas contraire, il est très difficile de contenir les gens, surtout quand on est femme. C'est à ce moment que les préjugés anti-féminins ressortent à tort et à travers.

Il ne faut pas introduire, sans raison, des rapports de force dans l'exercice de l'autorité qui requiert beaucoup de compréhension, d'attention et de fermeté. Je dois à la

vérité de dire que j'ai obtenu plus de satisfaction avec les hommes qu'avec les femmes.

L'harmonie est-elle possible entre l'organisation domestique et le travail hors de la maison ?

L'harmonie est tout à fait possible ; il faut être conscient de la difficulté de cette apparente dispersion et pouvoir s'organiser pour faire face à la situation. Je ne dis pas que cela est toujours facile — mais c'est possible.

Des enfants ou du mari, qui devons-nous ménager davantage ?

Il n'y a pas de choix à opérer dans cette situation. Le mari a l'avantage de mieux comprendre les occupations de sa conjointe et d'être plus tolérant mais il a droit à tous les égards que recommandent une vie familiale équilibrée. Il en est de même des enfants.

Il est toujours très étonnant pour l'observateur non concerné de voir les femmes mener de front, souvent avec bonheur, leur vie de famille et leur carrière professionnelle. Quelle est votre idée sur cet aspect de la vie de la femme africaine ?

C'est une preuve de leur capacité d'organisation. Je crois qu'il faut louer l'esprit de sacrifice qu'elles s'imposent pour faire face à cette situation souvent difficile.

Maintenant, une question importante. Dans la vie personnelle, familiale et même dans la vie professionnelle, la religion nous guide souvent. Jeanne Gervais, vous êtes catholique. La religion tient-elle une grande place dans votre vie ?

Je dirais plutôt que je suis née dans un milieu chrétien, car mon père et ma mère étaient tous deux protestants. De ce fait, mes frères et moi devrions en principe aller à l'église protestante. Mais la tolérance de notre père a prévalu et en définitive notre mère a accepté qu'on nous laisse choisir la confession de notre préférence. C'est ainsi que nous sommes allés au catholicisme une fois entrés au collège. Nous croyons donc en Dieu. La croyance en Dieu a une importance fondamentale chez moi. J'essaie de vivre ma foi à travers ma vie. Tous mes enfants sont d'ailleurs de cette confession.

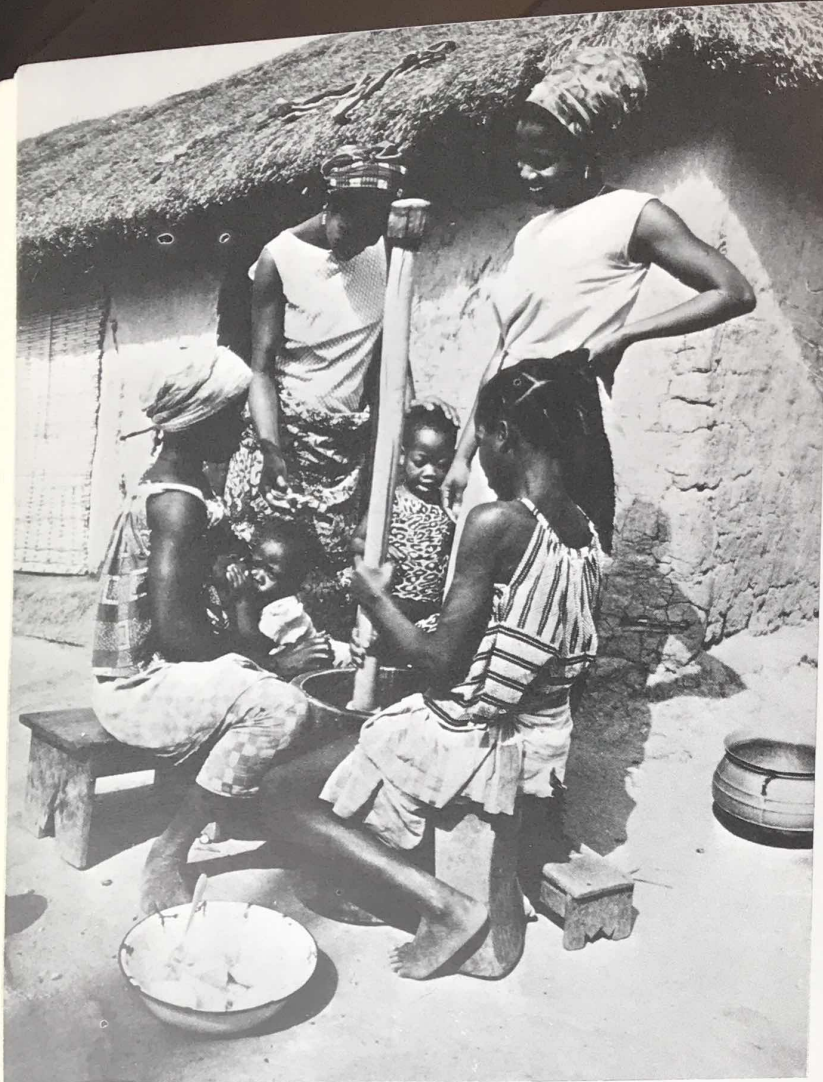
Vos filles, les aînées, sont mariées à l'église. Mais supposons qu'un protestant ou un musulman vienne demander la main de votre fille ou que votre fils vous amène une bru qui ne soit pas catholique ? Quelle serait votre réaction ?



« ... avec elles, il y a une entente parfaite et nous sommes les confidentes les unes des autres... » Jeanne Gervais avec une de ses filles et sa petite-fille. (*Collection personnelle*)

« La prise de conscience générale des aptitudes de la femme peut être considérée comme acquise. » Année internationale de la femme. (*Collection personnelle*)

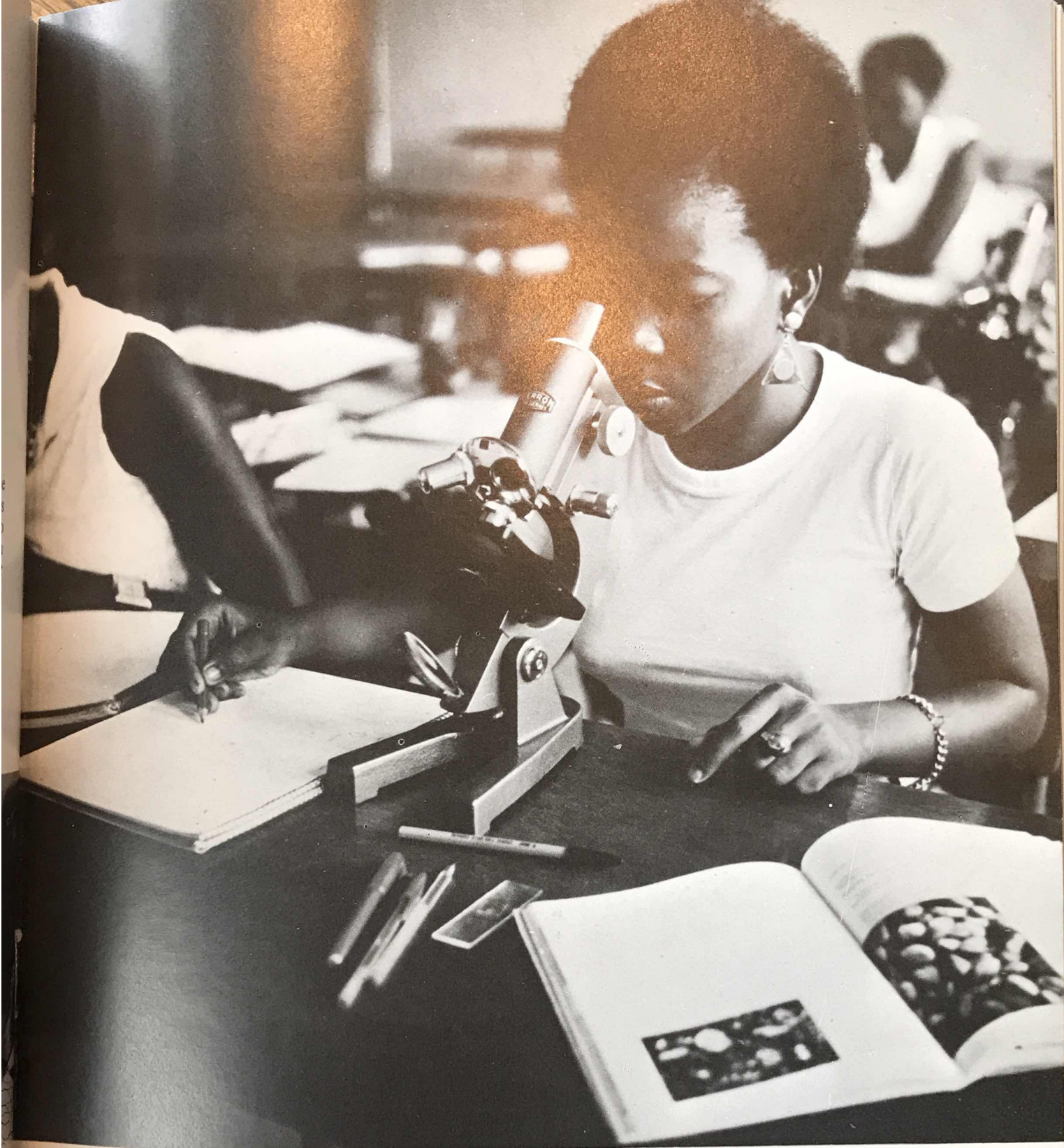




« Sauvegarder l'esprit d'entraide et de solidarité qui faisaient la force de nos communautés. » Village de Konamoukro (Côte-d'Ivoire). Visite de jeunes filles du service civique féminin de Bouaké. (E et N Bernheim-UNICEF © Documentation française)

« Mener de front, souvent avec bonheur, vie de famille et carrière professionnelle. » Préparation moderne des jeunes filles ivoiriennes à leur futur rôle de mère. (Collection personnelle)





« Le potentiel humain que constitue la population féminine et la juste place qu'elle doit prendre aux côtés des hommes. » Jeune étudiante à l'université d'Abidjan (© Hoa-Qui)



« Il ne faut pas introduire de rapports de force dans l'exercice de l'autorité qui requiert beaucoup de compréhension, d'attention et de fermeté. » Jeanne Gervais. (*Collection personnelle*)

Le cas s'est d'ailleurs déjà présenté puisque notre troisième fille a pour mari un musulman. Étant donné que les deux sont d'accord pour que chacun pratique sa religion, il n'y a pas eu de difficulté, ni d'opposition de notre part.

Je ne sais pas si en Côte-d'Ivoire le problème de castes existe — comme dans les pays du Sahel le problème des griots, des forgerons, etc. Si le problème existe, quelle est la valeur que vous lui accordez ?

Le problème des castes existe effectivement dans la partie septentrionale de notre pays, surtout en pays mandingue. L'endogamie classique et rigide que connaissent les hommes de caste pose encore des conflits qui ne sont pas toujours résolus en conformité avec les nouvelles dispositions juridiques et législatives modernes. Mais il faut dire que ce phénomène va disparaître sous l'effet des mouvements migratoires, des brassages de l'école, des textes législatifs, du rejet des préjugés sociaux. On peut, d'ores et déjà, assister à de nombreux mariages mixtes entre conjoints de groupes ethniques différents. Ce type de brassage prélude favorablement de l'unité nationale et constitue un bon indicateur pour la fin de l'endogamie de caste.

Lorsque pour nous, Africaines, on parle de famille traditionnelle ou moderne, la différence se situe déjà au niveau des relations mère-nourrisson, mère-enfant. Quelles sont, à votre avis, les valeurs africaines qu'il faut garder et celles qu'il faut remplacer ?

Votre question étant orientée vers la relation mère-enfant, je ne parlerai que des valeurs africaines relatives à ce domaine. Il se crée un écart de plus en plus grand entre la famille traditionnelle et la famille moderne. Cette différence se situe à deux niveaux essentiels :

- la structure de la famille,
- la nature et la qualité des relations sociales.

Au premier niveau, la famille est particulièrement large et ses ramifications s'étendent à plusieurs générations dans l'espace et dans le temps. Au second niveau, la charge effective qui requiert la qualité de « membre de la famille » est significative des liens de consanguinité que l'on partage avec autrui. En un mot, une grande solidarité effective sous-tend les liens de famille et la relation mère-enfant est vite dépassée dans le cadre de la relation enfant-entourage social. Ce qui veut dire que l'ensemble de la famille et même du village s'intéresse à l'enfant.

De façon comparative, il faut dire que la famille moderne dénommée parfois famille triangulaire est étroite et vit dans un certain repli quelquefois préjudiciable à l'enfant et à l'esprit d'entraide et de solidarité qui faisait la force de nos commu-

nautés. Il apparaît de ce fait que l'esprit de solidarité et d'assistance mutuelle devrait être sauvegardé sans que l'on tombe dans le travers d'un pseudo-parasitisme qui ferait profiter les uns du travail des autres.

Pour en revenir à la relation mère-enfant elle-même, il faut souligner l'importance psycho-affective et le climat sécurisant qui en résultent pour l'enfant du fait d'être constamment porté au dos, d'être allaité au sein pendant plus longtemps et d'être en permanence avec sa mère.

Le passage à « l'école coranique » prépare-t-il réellement l'enfant, comme on l'affirme, à une compréhension plus rapide de l'enseignement à l'école ?

Dans l'esprit de nombreux parents musulmans, la formation coranique ne constitue pas un « pré-apprentissage » à l'école du type occidental. Il s'agit pour eux de donner à l'enfant de sexe masculin une éducation religieuse assortie d'une discipline rigoureuse. Cependant, l'effort à la mémorisation, le sens du travail bien fait qu'on exige de l'enfant peuvent quelquefois contribuer à une meilleure entrée dans l'école française.

Pensez-vous que c'est entre 14 et 18 ans que se joue le devenir de chaque être ou est-il encore possible d'évoluer, donc de changer à un âge plus avancé ?

Il y a des changements permanents de tous genres. Sur le plan physiologique, la jeune fille de 18 ans n'est pas la jeune femme de 35 ans. A ces différentes étapes sont liés des changements d'attitude, de caractère, commandés par un certain nombre de conditions intérieures et extérieures plus ou moins définissables. On peut donc changer, à tout moment, les événements pouvant nous y forcer.

En 1981, comment se présente le statut de la femme africaine en général, celui de la femme ivoirienne en particulier ?

Le statut de la femme a subi d'importantes transformations qui ne sont pas toujours toutes positives. L'urbanisation et l'acculturation ont contraint la femme à affronter des situations nouvelles pour lesquelles elle n'a pas eu de préparation adéquate. Par ailleurs, avec l'effort de nos jeunes nations, des mesures en faveur de la femme se prennent pour lui éviter certaines contraintes coutumières incompatibles avec l'idéal de promotion féminine.

Il faut beaucoup de volonté dans toute entreprise. Il faut vouloir réussir. Quand, par bonheur, on est encouragé dans ce sens, alors on peut réussir. En Côte-d'Ivoire, le chef de l'État a fait et continue de faire beaucoup pour la promotion des femmes. Toutes les institutions de l'État sont accessibles aux femmes. S'il le fait, c'est parce

qu'il a conscience du potentiel humain que constitue la population féminine et la juste place qu'elle doit prendre aux côtés des hommes dans la promotion de tous les Ivoiriens. Il appartient aux femmes responsables de continuer leurs efforts de manière à inciter leurs sœurs à travailler davantage pour mériter la confiance des responsables politiques.

La prise de conscience générale des aptitudes de la femme peut être considérée comme acquise. Il faut maintenant passer aux actes. Cela est un autre combat qui sera peut-être facilité par le sérieux et le courage et la bonne volonté de tous. Cela ne veut pas dire que les objectifs sont tous atteints. Il faut poursuivre l'effort dans le sens de notre promotion effective.

A votre avis, quel est le but à atteindre pour nous, femmes africaines ?

Le but à atteindre est de parvenir à une société plus égalitaire entre hommes et femmes mais respectueuse des différences et soucieuse des complémentarités entre nos statuts et nos fonctions à l'intérieur de la société.

La femme africaine a été, de tout temps, productrice, surtout en milieu rural, mais elle devient de plus en plus consommatrice en milieu urbain, « parasitaire », pourrait-on dire, sans fournir aucune contrepartie par son travail. Cette tendance doit-elle être jugulée ?

Cette dichotomie est justement le résultat de plusieurs facteurs : l'exode rural, la non-utilisation des ressources humaines féminines à des fins de production, le manque d'information, etc.

Il importe que cette tendance soit jugulée car elle est préjudiciable au développement économique de nos États. Il faut que, de plus en plus, des emplois soient créés pour permettre aux femmes, nouvellement formées, de se reconvertir dans des secteurs jusqu'ici ignorés ou méprisés des femmes tel le travail des usines ou de certaines entreprises. Les femmes doivent être aidées, par les autorités, pour avoir certaines initiatives dans différents domaines comme l'artisanat, le commerce, etc.

Les femmes africaines doivent-elles revendiquer un statut différent de celui des femmes occidentales ?

Les préjugés sociaux marginalisant les femmes sont presque analogues. De ce point de vue, le combat pour la pleine égalité juridique est le même. Mais il importe de faire remarquer qu'en pays sous-développés, il faut aller à l'essentiel, c'est-à-dire au statut qui permet à la femme de faire valoir ses capacités et d'assurer sa contribu-

tion effective au travail collectif. Pour cela, il y a encore de nombreux obstacles : l'analphabétisme, l'ignorance, la misère lui bloquent l'accès à cette participation.

Quelles sont les relations du ministère de la Condition féminine avec les différents groupements de femmes, les associations, les syndicats, les femmes du Parti ? Le ministère de la Condition féminine a-t-il regroupé toutes ces formations de femmes et a-t-il aussi un programme d'activités ?

Le ministère de la Condition féminine est de création relativement récente (mars 1976) et il faut reconnaître que le dynamisme des femmes ivoiriennes a toujours été remarquable. Cela revient à dire que leur esprit d'entreprise et d'émulation est antérieur à la naissance du ministère. Cependant, il est certain que ce département ministériel est venu combler un vide important qui était la place charnière d'une structure de l'État au sein du Gouvernement, canalisant toutes les opérations individuelles et collectives vers une plus grande efficacité d'action.

Par ailleurs, le Ministère en se posant en interlocuteur mandaté entre les différentes associations confessionnelles et laïques peut davantage harmoniser la politique de l'État en matière de promotion féminine, malgré la diversité des orientations des collectivités de base. A cet effet, une Commission nationale de Promotion Féminine (CNPFF), créée en 1977, regroupant toutes les associations et représentants d'organismes publics et privés, siège de façon permanente sur convocation de mon département. Cette CNPFF comprend trois sous-commissions : Éducation, Emploi et Droit, et peut ainsi poser les problèmes féminins et proposer des solutions à soumettre aux instances nationales de décision.

A travers l'Afrique, nombreuses sont maintenant les femmes qui dirigent des départements ministériels, des instituts, des services. Que pense Mme Jeanne Gervais d'un possible regroupement des responsables à ce niveau ?

En effet, une initiative de concertation au niveau régional africain peut être positive. Encore faut-il que ces rencontres soient bien préparées avec des objectifs bien précis et concrets. Au niveau de la Commission Économique des Nations Unies pour l'Afrique, les Centres de Programmation multinationale (MULPOCS) sous-régionaux fonctionnent selon le schéma de la C.E.A. En début d'année, il y a eu à Paris un sommet franco-africain sur la condition féminine. Des propositions concrètes de coopération ont été proposées et je pense que de pareilles rencontres peuvent être fructueuses.

On constate de plus en plus, dans les grandes villes africaines, que certains problèmes sociaux — qu'on pourrait même appeler fléaux — détruisent la jeunesse de

nos capitales. Je veux parler de la drogue chez les jeunes, de la prostitution chez les jeunes filles. Quel est l'état de ces fléaux à Abidjan, en Côte-d'Ivoire ? Quelle est la lutte que les femmes mènent pour enrayer ce fléau ?

La grande ville est porteuse de nombreux fléaux. La capitale ivoirienne n'échappe malheureusement pas à ce constat. Conscient de cette situation, l'État s'est organisé pour lutter contre ces fléaux. La Côte-d'Ivoire en tant que terre de grande immigration en Afrique de l'Ouest, zone portuaire, carrefour de civilisations, paie un lourd tribut de son hospitalité. Aussi, faute de pouvoir enrayer ces maux, s'emploie-t-elle à les atténuer dans une lutte appropriée et multiforme au niveau des organisations sociales privées et publiques... Ce n'est donc pas seulement une affaire de femmes, c'est un problème national plus global.

Nous revenons à une Jeanne Gervais plus familière. Après le travail, après la vie de famille, ou en même temps, il y a aussi les loisirs, les distractions. Jeanne Gervais, quels sont vos loisirs ? Aller au cinéma, ou au théâtre ? Aimez-vous lire, aimez-vous faire la cuisine ?

J'ai, en réalité, très peu de temps à consacrer aux types de loisirs que vous énumérez. Lorsque je peux disposer d'un dimanche, ce qui est rare, je le mets à profit pour faire du rangement car j'aime bien que tout soit en ordre et en place. J'ai du goût pour la couture mais je n'en fais plus guère. Le soir, je m'emploie à la lecture de documents à caractère politique et culturel (journaux, revues...). Quelquefois d'ouvrages sur les questions féminines en Afrique et dans le monde.

Avez-vous parfois envie d'être femme comme les autres, sans lourdes responsabilités, presque inconsciente de la situation réelle de notre peuple ? Connaissez-vous le découragement ?

Dès l'instant où l'on travaille sur des questions humaines, il faut s'attendre à ce que tout ne soit pas facile et de ce fait il y a des moments de découragement ; mais cela n'implique pas un renoncement à la tâche, un regret de la voie politique suivie, ou une fuite des responsabilités.

Pensez-vous écrire un jour, soit un roman, soit des poèmes ou un essai sur la condition de la femme africaine ?

Peut-être bien, un jour. Je suis tentée par une brochure sur le savoir-faire des femmes, une espèce de répertoire domestique pratique. Mais je n'ai pas pu encore réaliser ce vœu.

Avez-vous des amis ? Une amie qui vous est très chère ? Que pensez-vous de l'amitié ?

Il faut avoir une amie dans la vie. L'amitié véritable est à la fois une force et une sécurité. J'ai eu une amie, elle est décédée. Depuis ce temps, j'entretiens de bonnes relations de camaraderie, je n'ai pas encore trouvé d'amie au sens fort de ce mot.

Jeanne Gervais, pensez-vous de temps en temps à la mort ? Lorsque vous y pensez quelles sont vos impressions ?

La mort est tout aussi naturelle que la vie. Il faut bien se rendre à l'évidence et y penser. On m'a dit un jour que ce que je fais est un devoir que je remplis pour mon pays. Sachant par ailleurs que ce devoir est long et interminable, ce que je puis souhaiter c'est qu'il soit poursuivi dans le meilleur intérêt des femmes. L'apport de chacun est toujours modeste au regard de ce qui reste à faire. Il faut donc une chaîne de générations successives pour continuer ce qu'ont commencé les premiers. N'est-ce pas là une autre manière de mourir sans partir ?

Donc, l'essentiel, pour Jeanne Gervais, c'est que la tâche continue à travers ses enfants, à travers la nation, son œuvre et surtout à travers son action ; n'oublions pas, c'est la femme d'action que nous avons choisi de représenter dans cette série.

Quel est votre avis sur cette initiative de rencontrer des femmes et de les faire parler d'elles-mêmes ?

Elle permet à des femmes africaines de s'exprimer à travers cette collection, ensuite elle donne l'occasion de faire le point sur la difficile question de la condition des femmes. Il me semble opportun de souligner que la condition de la femme doit s'inscrire dans la condition humaine. Aussi, son analyse doit-elle être faite dans ce contexte d'ensemble. Ce n'est donc pas dans les rapports conflictuels qu'il faut engager le débat de la promotion féminine, même s'il faut garder l'attitude résolue et ferme de ceux qui ont foi dans l'action et la justesse de leur cause.

Il faut se garder de présenter le rapport homme-femme dans une perspective d'opposition. Nous sommes partenaires les uns les autres. C'est ainsi qu'il faut voir notre collaboration et notre cohabitation. Pour cela, il faut prendre conscience de ce qu'on peut faire et de ce qu'on doit faire pour dissiper les malentendus générateurs d'attitudes négatives et agressives. La place réelle de la femme est sa complémentarité véritable avec l'homme, pour toutes les entreprises que requiert la collectivité familiale ou nationale.

La mesure et la pondération semblent être les qualités premières de Jeanne Gervais ; elle parle peu, ne disant que l'essentiel, aussi est-il assez difficile de la découvrir réellement. Nous souhaitons que cet entretien permette de connaître quelques aspects de son tempérament, de son caractère. Je la remercie de s'être prêtée, de si bonne grâce, à mes indiscretions.

Note de l'Éditeur	7
Avant-Propos	13
Femmes et Littérature	
Aminata Sow Fall	15
Femmes et Histoire	
Madina Ly Tall	39
Femmes et Arts	
Germaine Acogny	61
Femmes et Féminisme	
Jacqueline Ki-Zerbo	83
Jeanne Gervais	111
Femmes et Action	
Jeanne-Martin Cissé	129
Delphine Tsanga	159
Femmes et Travail	
Marie Touré Ngom	191
Aïssata Kane	229
.....	261
Une si longue lettre	351
Annexes	

*Le présent volume
est un supplément à la collection
FEMMES ET SOCIÉTÉ
qui comporte 6 volumes*

il a été mis au point par :

Daniel Galerne pour la direction artistique et technique
Edith Garraud pour la recherche iconographique
Jane Micheline Vallée pour la coordination

Nous remercions :

Alain Charbonnier et Annette Mbaye d'Erneville
de leur collaboration à la réalisation de ce volume

Le présent ouvrage a été achevé d'imprimer le 1^{er} mars 1982
sur les presses d'Offset-Aubin, maître imprimeur à Poitiers

et relié d'après une maquette et des fers originaux
par les ateliers de la S.I.R.C. à Marigny-le-Châtel
pour les exemplaires en toile

la reliure des volumes en plein cuir a été confiée aux bons soins de
La Reliure d'Art du Centre à Limoges